

## Le futur à l'écran

Antoine Godin

Numéro 310, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79749ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, A. (2016). Compte rendu de [Le futur à l'écran]. *Liberté*, (310), 68–68.

# Le futur à l'écran

Les films d'anticipation seraient-ils réactionnaires ?

ANTOINE GODIN

**Q**UEL LIEN y a-t-il entre *Men, Women and Children*, *Terminator* et *Hunger Games*? Les trois films ont en commun de représenter les rapports étroits entre la technologie et la communauté. À partir de cette évidence, on pourrait poser la question : dans ces trois films, que reste-t-il du politique en tant que pratique de médiation entre les structures et les individus? Pour y répondre, je reprendrai quelques éléments de la critique sociale qu'on retrouve dans le livre *Accélération*, d'Hartmut Rosa. L'auteur y distingue quatre formes que peut prendre le temps : le quotidien, le biographique, l'historique et le sacré (ou le cosmique), le temps étant la clé qui permet d'embrasser à la fois les phénomènes économiques, technologiques, scientifiques et politiques. Il

permet également de mieux comprendre les rapports entre l'ordre structurel ou culturel et l'ordre individuel. Il s'agit ensuite d'y repérer changement ou inertie, forces dynamiques ou stabilisatrices, synchronisation, désynchronisation ou resynchronisation, etc. C'est donc en temporalisant ces trois films qu'on peut juger de leur diagnostic du temps présent.

*Men, Women and Children* s'ouvre dans l'espace, *Voyager 1* s'enfonçant dans l'univers avec son disque de « souvenirs » qui condense l'expérience humaine et grâce auquel les scientifiques tentent de nous élever très haut dans la quatrième dimension du temps, le temps cosmique. Décrochant brusquement de cette flèche envoyée vers l'infini, le spectateur plonge dans le quotidien de quelques familles américaines de la classe moyenne, il est concrètement emporté dans cet écart vertigineux qui sépare aujourd'hui les aspirations du temps

cosmique de celles du temps biographique. La technologie constitue désormais le seul point commun entre ces deux pôles du temps : un satellite-témoin dans l'espace, Internet dans les familles. Mais qu'avons-nous gagné historiquement? Jason Reitman montre l'évidence que dans la petite communauté organisée autour

du quartier, de l'école et de l'équipe de football, Internet n'améliore en rien la vie des familles. À l'ère technologique, où tout s'accélère, où le temps manque, il se dégage ironiquement une atmosphère généralisée d'ennui, de sclérose, d'échec. Dans l'épaisseur de cette évidence se trame cependant une opacité, que le film éclaire mais par défaut : les personnages sont aux prises avec la technologie de manière strictement individuelle; jamais n'est établi ce

rapport entre la technologie et l'économie ou le politique. Ce ne sont pas les communautés mais les individus qui sont montrés désarmés devant une technologie à la fois irrésistible, inévitable et inattaquable.

En 1911, Frederick Winslow Taylor écrivait : « *In the past the man has been first; in the future the system must be first.* » Ces paroles pourraient être celles du « système » Skynet, en 2029. Le réseau de défense Skynet prend « conscience » de son existence pendant sa période de « gestation » cybernétique alors qu'il porte le nom de GENISYS. Puis, devenue superintelligente, la nouvelle entité décide d'exterminer le genre humain, jugé dangereux. Dans le récit de *Terminator Genisys*, le moment de cette rupture est absolu et facilement identifiable. Il n'y a de processus de prise de conscience ni au plan individuel ni au plan collectif, le gouvernement n'a pas le temps de mettre en cause sa responsabilité, le peuple n'a pas le

temps de s'interroger sur la désintégration sociale. On passe directement de l'adoration des nouvelles technologies au cauchemar des machines oppressives et mortifères. Si ce procédé scénaristique s'avère efficace pour mobiliser l'attention du spectateur, il ne permet pas d'imaginer notre réalité, où nous « endurons » beaucoup plus lentement ces changements « rapides ». Ce serait presque un soulagement de pouvoir identifier, du jour au lendemain, la technologie comme un ennemi à abattre, nous donnant ainsi une raison d'action au quotidien, et l'espoir de reconquérir notre temps biographique et historique. Mais le film catastrophe a précisément pour conséquence de rendre impossible l'articulation temporelle entre réflexion et action.

Selon l'équation sociale de *Hunger Games*, le pouvoir central domine tout : la technologie, l'économie, le travail, le discours, la sécurité, et tout cela est dirigé contre le peuple gardé dans l'impuissance. La simplicité de ces conditions appelle une seule réponse, celle d'avoir le courage de renverser le pouvoir politique. Dans le monde actuel, c'est l'inverse qui se produit puisqu'à peu près tout échappe au pouvoir politique (science, technologie et économie), alors que la solidarité du peuple se fragmente en milliers d'enjeux et d'intérêts. Contrairement à la société dépeinte dans *Hunger Games*, Coca Cola, Toyota, BP et Apple rêvent de vendre leurs produits jusque dans les dernières contrées primitives, et on verrait mal un gouvernement soumettre le marché à des impératifs limitant la « liberté » de consommer.

Du sentiment d'« immobilité fulgurante » au cauchemar totalitaire technologique, l'idéal moderne de démocratie, de progrès et d'autonomie politique et individuelle a-t-il encore une place dans notre imaginaire? Remarquez que nous sommes capables d'anticiper toutes sortes de catastrophes, même celle de la disparition de la démocratie (sans pour autant poser les questions quand? comment? pourquoi?), mais rarement celle du capitalisme, de l'industrialisation, ni surtout de la technologie. Dans la plupart des films catastrophes ou dystopiques, la division du travail, le complexe militaro-industriel et la haute technologie ne disparaissent jamais, comme si l'écran de cinéma n'était pas ou plus capable d'éveiller les acteurs à ce qui se passe « dans leur dos ». Est-il encore temps de resynchroniser l'économie, la science et la technologie avec le politique pour le bien des individus? Avons-nous encore vraiment une histoire à finir ou aurions-nous déjà vécu une apocalypse monotone? **L**